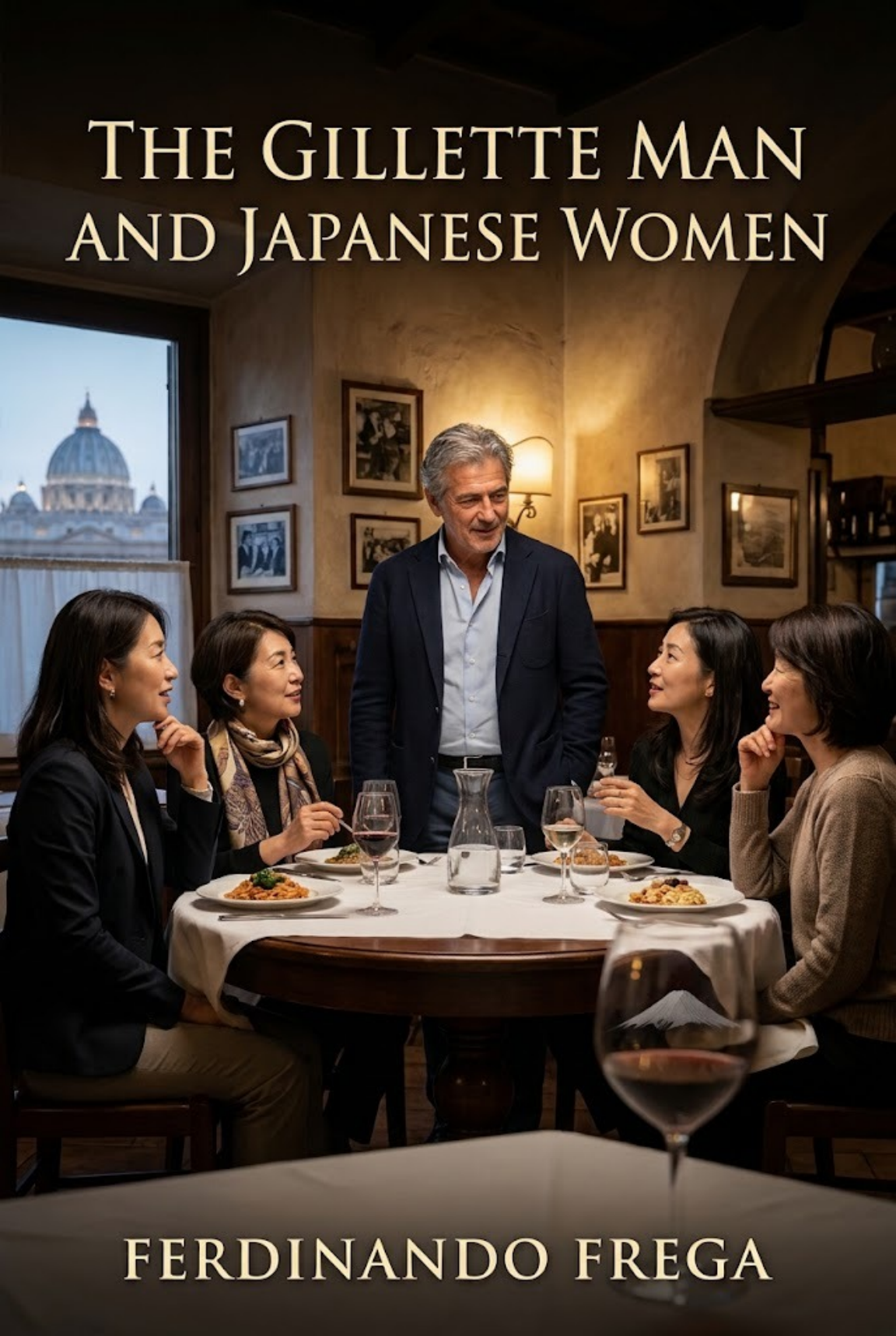
The Gillette Man and Japanese Women



FERDINANDO FREGA

L'HOMME GILLETTE ET LES FEMMES JAPONAISES

The Art of Attraction · 11

Je venais d'arriver à Rome et, comme toujours, je rendis visite à la basilique Saint-Pierre, au Vatican. C'était mon seul hommage à mon premier collègue de Gillette, celui qui couvrait le secteur de la Galilée avec une équipe de douze qui le suivaient partout. Les chiffres qu'il réalisa furent tels que, deux mille ans plus tard, même Wall Street ne parvient pas à l'inscrire à sa cote.

Je marchais dans le couloir qui mène à l'entrée principale, il était onze heures du matin, quand un groupe de personnes attira mon attention avec une seule phrase : HELP ME, PLEASE ?

Juste le temps de comprendre si l'appel à l'aide m'était destiné, et en me retournant je croisai les yeux de six femmes aux traits typiquement asiatiques : souriantes d'emblée, solaires, belles, aimables, bien élevées, élégantes. Je compris tout de suite que ce n'étaient pas des Chinoises, les Napolitaines aux yeux en amande. Et en effet, quand je demandai WHERE ARE YOU FROM, elles répondirent toutes ensemble : I come from Japan. Femmes et filles du Soleil levant :

MY JAPAN.

Je souris et me présente aussitôt, en dépoussiérant un anglais que je n'utilise plus depuis un moment : NICE TO MEET

YOU, MY NAME IS FREGA. Et elles répondent chaleureusement, parfaitement synchronisées, en chœur, en m'appelant… FREGA SUN.

Bon sang. Je n'ai même pas encore parlé et elles m'appellent déjà le soleil. Alors voici ma question : pourquoi m'appelez-vous soleil ? Elles éclatent d'un rire fou pour m'expliquer que leur SUN n'est pas le soleil mais SAN, leur plus belle forme de respect envers une personne. Elles parlaient en code.

Alors je me mis au milieu et leur expliquai ce que veut dire SAN en italien : c'est le mot que nous donnons aux saints catholiques, ceux que notre Mère l'Église a sanctifiés et qui sont passés à une vie meilleure. Et moi, je n'avais encore aucun droit au titre, uniquement parce que j'étais encore en vie.

Eh. Toutes à rire comme des folles.

Je ne savais plus quoi faire ni quoi dire. Leur HELP ME PLEASE de tout à l'heure s'était évanoui, mais je me trouvais dans un lieu privilégié que je n'aurais quitté pour rien au monde : l'esprit des femmes.

La plus âgée me prit le bras, continua à me sourire et m'invita à la suivre avec les autres. Nous nous dirigeâmes vers la sortie. Je crus que c'était encore une des plaisanteries de mon collègue galiléen. Mais où allions-nous ?

Quelques rues, quelques ruelles de traverse, et nous arrivons dans une trattoria romaine, où elles m'invitent à déjeuner. Je suis surpris et frappé, mais tout cela n'arrive que pour une seule raison : les femmes japonaises ont un radar, comme

toutes les femmes du monde, mais le leur a été réglé autrement par la culture des Samouraïs, où avant chaque vie on place le code. Oui, vous avez bien entendu. Nous sommes à Rome, en Italie, mais dans cette trattoria elles me disaient : WELCOME TO JAPAN.

Nous nous asseyons à une table strictement ronde. Nous nous regardons tous en face. Ce n'est pas la forme de table habituelle d'une auberge italienne, mais peut-être l'ont-elles choisie précisément pour cette raison.

Elles me demandent quel âge j'ai, quel est mon métier, si je suis italien, si je suis marié, si j'ai des enfants. Et je réponds par une question : c'est ainsi que la police au Japon interroge les voleurs ?

Encore un éclat de rire. Mais elles sont curieuses, elles veulent savoir, et elles veulent prendre sans demander : ce sont les femmes du monde.

Je leur dis que je suis un voleur cognitif. En Italie, ce rôle revient à ceux que nous appelons rubacuori, les voleurs de cœurs, qui ne sont pas toujours les classiques latin lovers. Ceux-là allaient bien dans les années cinquante ; aujourd'hui ils sont périmés, comme les yaourts.

Un éclat de rire, mais je n'arrive pas à savoir si elles rient de mes plaisanteries, de ma posture, ou si c'est seulement de la courtoisie. Puis la plus âgée du groupe, presque comme pour s'excuser, m'explique leur comportement et me laisse entrevoir la culture japonaise, et c'est là que je comprends que je me trouve dans l'une des maisons que j'ai fréquentées dans ma vie.

Elle commence par dire qu'elles ne sont pas six oies écervelées qui cacardent avant d'entrer dans l'eau : le sourire est plaisir, joie, respect, et pas seulement un trait émotif.

Elles ne cèdent pas d'un pouce dans leur envie d'avoir des réponses à leurs questions, alors je leur dis que j'ai soixante et un ans, que je suis marié, que j'ai trois enfants, et que j'ai avec ma femme un accord qui remonte à 1993 et qui me permet de me fiancer n'importe où dans le monde à une seule condition : que ce soit en contrat à durée déterminée, et sans faire d'enfants à personne.

Je pensais que les sourires allaient se rallumer, mais comme par magie ils disparaissent, et la version sérieuse arrive sur chaque visage, au point que je me demande où je me suis trompé.

La plus âgée du groupe se penche vers moi et me dit sans attendre qu'elles sont en Italie depuis trente jours et qu'elles ont rencontré beaucoup de gens, mais que personne ne s'est jamais comporté avec une telle honnêteté intellectuelle. En somme : un compliment.

Je n'ai jamais eu un moment d'égarement ni de conflit avec ma propre personnalité, ni un ego à qui rendre des comptes. Mais je savais qu'à cet instant précis j'étais cognitivement au sommet du mont Fuji, seulement du mauvais côté, dans une trattoria romaine.

Ma brève réflexion ne s'est pas encore dissipée que la plus jeune se tourne vers moi et me dit : Mr. Frega Fuji. Et moi : minchiaaaaa.

Je la cherche dans son regard, dans ses yeux, et je lui dis tendrement : ma chérie, merci pour le Fuji, mais maintenant je dois partir, l'heure est passée. Avant cela, pourtant, je pose sur la table mes non-cartes de visite gillettenarrative.com, une pour chacune d'elles.

Elles sont frappées. Elles connaissent ce site. Tout le Japon le connaît ; ils ont été les premiers au monde à le découvrir. Peut-être n'est-ce que maintenant que j'en comprends la raison.

Les codes que mon père m'a laissés : je n'ai jamais eu l'occasion de lui demander s'il était déjà allé au Japon, mais d'une chose je suis certain. Les six femmes les ont décodés, et en silence elles ont rendu leur verdict.

Je pars. Je laisse un peu d'argent sur la table pour leur déjeuner, et je les vois toutes pleurer ensemble. Je pense qu'elles sont vexées parce que je ne me suis fiancé avec aucune d'elles. Au lieu de cela, elles me saluent toutes en chœur, en disant :

ciao gillettenarrative

Ferdinando

Il ne vend plus. Il raconte.

Et il le fait gratuitement, pour les femmes qui le voient vraiment —

à qui il n'avait jamais rien dédié.

Honneur aux femmes du monde.

Le succès d'un homme est toujours et seulement passé par leurs bras.